



**HAL**  
open science

## Baudelaire et l'économie circulaire

Antoine Compagnon

► **To cite this version:**

Antoine Compagnon. Baudelaire et l'économie circulaire. La Lettre de l'InSHS, 2016, 39, pp.17-18.  
hal-01330579

**HAL Id: hal-01330579**

**<https://hal.science/hal-01330579>**

Submitted on 11 Jun 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Antoine Compagnon  
« Baudelaire et l'économie circulaire »

L'activité poétique de Baudelaire a coïncidé avec l'âge d'or de l'industrie du chiffonnage à Paris, sous la monarchie de Juillet et le Second Empire. À l'époque, on ramassait, récupérait, recyclait tout, et les moindres rebuts retrouvaient un destin ; tout objet rejeté gardait une valeur sur le marché de la revente, fût-ce comme matière première ; aucun objet ne pouvait être considéré comme hors d'usage pour de bon. Ce fut par exemple le moment où la locution *d'occasion* changea de sens en français. *L'occasion*, qui était jusque-là une aubaine, une bonne affaire pour un acheteur, devint un bien usagé remis en vente ; alors qu'une « voiture d'occasion », du temps de Baudelaire, voulait dire une « voiture à volonté » par opposition à une « voiture à service régulier » (notre taxi et non notre autobus), la « voiture d'occasion » prit ensuite le sens d'une voiture de seconde main. Les « marchandises d'occasion », en particulier les « cachemires d'occasion », étoffe solide et article durable qui se prêtaient particulièrement à la remise en vente, se répandirent dans les annonces, ainsi que dans les romans de Balzac ou d'Eugène Sue.

Émile de La Bédollière observait en 1842, dans l'une de ces nombreuses physiologies des petits métiers parisiens alors très à la mode, et à propos de la figure emblématique du chiffonnier : « Rien de ce qu'il ramasse au coin des bornes n'est perdu pour l'industrie ; les vils débris retirés de la fange sont comme autant de chrysalides auxquelles la science donnera des formes élégantes et des ailes diaphanes<sup>1</sup>. » Chiffons et vieux papiers constituaient une matière primaire indispensable pour la fabrication du carton et du papier neufs ; les os étaient transformés en noir animal pour décolorer le sirop de sucre ou en phosphore pour les allumettes ; le verre cassé était refondu ; les clous rejoignaient la ferraille ; les chiens et les chats morts étaient dépouillés et leurs peaux servaient à se vêtir ; les vieilles savates donnaient l'âme des souliers neufs ; les cheveux reparaissaient en tresses et chignons « sur les têtes des élégantes », ainsi que le rappelle le *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* en 1869 à l'article « Chiffonnier »<sup>2</sup>.

Comme l'écrit Émile Texier dans le fameux *Paris-guide* de l'exposition universelle de 1867, avec une introduction de Victor Hugo, toujours en exil à Guernesey : « Paris est la ville par excellence du chiffon, c'est-à-dire de tout et de rien ! Que de choses perdues dans la journée, et qui se retrouvent la nuit au bout du crochet ! Le chiffonnier est essentiellement éclectique ; il ramasse tout ce qui s'offre : chiffons, papier, savates, vieux gants, verre de vitre, jouets brisés, tessons de bouteille, — les choux et les raves de la grande ville. Ce qu'il a dans sa voiture (sa hotte), il ne s'en inquiète pas. C'est le *trieur* (encore un petit industriel) que cela regarde. Le trieur, ainsi que son nom l'indique, est chargé du classement de tous ces

---

<sup>1</sup> Émile de La Bédollière, *Les Industriels, métiers et professions en France*, avec cent dessins par Henry Monnier, Paris, Janet, 1842, p. 170.

<sup>2</sup> Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Administration centrale du Grand dictionnaire, t. IV, 1869, p. 96-98.

détritus. Il met de l'ordre dans ce chaos d'ordures. Il sépare le bon grain de l'ivraie ! le bon grain<sup>3</sup> ! »

Si le chiffonnage est sans doute aussi vieux que le monde, les conditions du métier changèrent radicalement au début du XIX<sup>e</sup> siècle : les chiffonniers approvisionnaient alors diverses industries en matières premières irremplaçables, de la papeterie à la sucrerie, l'allumetterie, la boutonnerie, la tableterie et la perruquerie ; leur activité devint de ce fait assez rémunératrice pour que l'on pût non seulement en vivre mieux que des ouvriers, mais, avec de l'ambition, y faire fortune, comme le précise Edmond Texier : « La chiffonnerie en grand n'est plus une petite industrie, mais un commerce lucratif. Le chiffonnier qui porte la hotte est toujours misérable ; le chiffonnier patron, le *singe*, est souvent millionnaire<sup>4</sup>. »

En outre, leur contribution au nettoyage urbain était essentielle. Le chiffonnier, « acteur indispensable de l'industrialisation urbaine », auxiliaire de plus en plus contrôlé par les autorités au fur et à mesure que la ville s'organisait, figure de la vie parisienne du XIX<sup>e</sup> siècle, devient une personnalité remarquable dans la culture et la littérature contemporaines<sup>5</sup>.

« Tout se recueille, concluait Pierre Larousse, jusqu'aux boîtes à sardines vidées et défoncées, qui, livrées à des mains habiles, se transforment en jouets d'enfants : petites trompettes, soldats découpés, ménages lilliputiens, etc. » Baudelaire, familier de ces babioles de ferblanterie, les décrit dans *Morale du joujou* en 1853, en les qualifiant de « joujou du pauvre » ou de « joujou à cinq sous, à deux sous, à un sou » ; elles étaient les produits d'un calcul économique bien posé, puisque « pour le fabricant le problème consistait à construire une image aussi approximative que possible avec des éléments aussi simples, aussi peu coûteux que possible<sup>6</sup> ».

Maxime Du Camp écrira encore en 1879, dans *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle* :

Tout se vend à Paris, car tout s'achète. Les 5 952 chiffonniers médaillés qui parcourent nos rues pendant la nuit, "le cachemire d'osier" aux épaules, le crochet d'une main et la lanterne de l'autre, ont une "bourse" où l'on spéculé sur les loques et sur les verres cassés. Sept grosses maisons, en relations d'affaires avec le monde entier, font le commerce des vieux timbres-poste ;

---

<sup>3</sup> Edmond Texier, « Les petites industries », *Paris-guide*, Paris, Librairie internationale, 1867, t. II, p. 968.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 969.

<sup>5</sup> Sabine Barles, « Les chiffonniers, agents de la propreté et de la prospérité parisiennes au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Delphine Corteel et Stéphane Le Lay (dir.), *Les Travailleurs des déchets*, Toulouse, Érès, « Clinique du travail », 2011, p. 45-67, ici p. 50.

<sup>6</sup> Baudelaire, *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975-1976, 2 vol., t. I, p. 584.

51 marchands de faux cheveux et 1 158 perruquiers ont, pendant le cours de l'année 1873, vendu 102 900 kilogrammes de cette singulière denrée<sup>7</sup>.

Dans le deuxième « Spleen » des *Fleurs du Mal*, Baudelaire dresse une liste d'objets usagés :

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,  
De vers, de billets doux, de procès, de romances,  
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,  
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.

[...]

Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,  
Où gît tout un fouillis de modes surannées,  
Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher,  
Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Les critiques lient en général le spleen ou la mélancolie inspirés par ces objets périmés à la révolution industrielle, à l'accélération de la société moderne, à son « américanisation », comme dit Baudelaire, au phénomène nouveau que représente la mode, aussitôt démodée, bref, à la vitesse du progrès et de la modernité anéantissant toute expérience intime des choses. Walter Benjamin soutenait cette lecture du deuxième « Spleen » : « “Suranné” et “immémorial” vont ensemble chez Baudelaire. Les “choses” qui ont fait leur temps sont devenues des réceptacles inépuisables de ressouvenirs<sup>8</sup>. » Francesco Orlando, dans son livre sur *Les Objets désuets dans l'imagination littéraire*, immense enquête portant sur l'ensemble de la littérature occidentale, faisait des *Fleurs du Mal* un tournant historique de son récit. Les objets, perdant leur fonction, deviendraient des reliques suscitant la nostalgie, comme dans le fatras, le bric-à-brac du deuxième « Spleen » : « C'est la première fois, dans l'histoire de la poésie, que les objets composent un microcosme dont la portée symbolique est si forte<sup>9</sup>. » Selon Orlando, le refoulé du monde moderne fait retour dans la littérature ; celle-ci devient le conservatoire des objets rendus obsolètes par le progrès ; en elle se déposent les restes de la modernisation du monde. Comme encore dans « Le Flacon » :

Quand on m'aura jeté, vieux flacon désolé,  
Décrépit, poudreux, sale, abject, visqueux, fêlé,

<sup>7</sup> Maxime Du Camp, *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, t. VI, 1879, chap. 35, p. 236.

<sup>8</sup> Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle. Le livre des passages*, trad. Jean Lacoste, Paris, Éditions du Cerf, 2009, 3<sup>e</sup> éd., p. 370.

<sup>9</sup> Francesco Orlando, *Les Objets désuets dans l'imagination littéraire. Ruines, reliques, raretés, rebuts, lieux inhabités et trésors cachés* (1993), trad. fr. Paul-André et Aurélie Claudel, Paris, Classiques Garnier, 2010, 2013, p. 43.

Le sort du flacon, avec ses sept adjectifs témoignant de la perte de sa fonction et de son inutilité, marquerait ce qu'Orlando appelle la crise du « mémoriel-affectif » comme catégorie de l'objet désuet et le passage au « désolé-disloqué », transition qu'il retrouve dans « Le Cygne » : « Le je est assimilé au désolé-disloqué, dont c'est ici l'inauguration<sup>10</sup> », par contraste avec le bonheur que procurait l'objet du souvenir dans la remémoration romantique.

Sans nier la validité de ces interprétations désormais classiques, attachées à la définition du monde moderne par l'obsolescence des choses, avant la « destruction créatrice » de Joseph Schumpeter, et justifiées par la passion de Baudelaire pour la modernité comme beauté éternelle à extraire des modes fugitives, il importe toutefois de les réconcilier avec un fait économique, social, culturel et littéraire massif et incontestable, à savoir que le moment historique dont Baudelaire fit l'expérience fut un temps qui ne laissait pas de restes, où tout était récupérable, où les bilans, les vers, les billets doux, les procès et les romances, si le poète les avait descendus de sa mansarde dans la rue, auraient été ramassés aussitôt par un chiffonnier au coin de la borne et revendus au poids à l'entreposeur pour refaire du papier ou du carton, car leur place était prescrite dans le cycle industriel de la papeterie (nous connaissons exactement le prix au kilo des différentes qualités de chiffons et de vieux papiers). Les cheveux roulés dans des quittances auraient abouti chez le perruquier, et le flacon fêlé chez le verrier. Tout article de mémoire représentait une valeur pour l'industrie, et cette donnée n'a jamais été aussi exacerbée que du vivant de Baudelaire. Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle, comme disait Benjamin, était le royaume des regrattiers, des revendeurs, des fripiers, des chineurs, de toute une industrie du rebut, de tout un trafic des rogatons. La perte de l'identité subjective face aux objets n'en était-elle pas encore amplifiée, et le spleen hyperbolisé, en un temps où tout avait son prix, même le corps humain ?

Le narrateur de *L'Âne mort et la Femme guillotinée*, le roman noir de Jules Janin, a payé le bourreau pour récupérer la tête et le corps de la jeune paysanne innocente dont il a suivi les étapes de la déchéance parisienne. Il entend lui donner une sépulture honorable, mais la jeune fille n'est pas encore parvenue au bout de son avilissement :

Le lendemain, quand je revins, il n'y avait plus de tombe ; on avait volé le cadavre pour l'École de médecine ; les femmes de l'endroit avaient pris le linceul pour s'en servir à leur usage.

Je compris alors que s'il en eût été autrement, cette destinée de malheur n'eût pas été entièrement accomplie<sup>11</sup>.

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 481.

<sup>11</sup> Jules Janin, *L'Âne mort et la Femme guillotinée*, Paris, Baudouin, 1829, 2 vol., t. II, p. 170.